

## 1

Un brouillard à ne plus voir le bout de ses spatules. Marcel ne sait pas s'il recule, s'il avance ou s'il reste immobile. Alors il s'écroule. Il se relève, sa tête tourne, et il s'affale à nouveau. Heureusement la neige est molle, elle tombe à flocons épais. Il regarde derrière lui pour vérifier si sa cliente le suit toujours. Il la distingue à peine malgré son anorak fluo. Elle aussi, elle semble vaciller dans le flou de la brume. Il regarde sa montre. Déjà quatre heures de l'après-midi. Merde ! La nuit va tomber dans deux heures. Le moniteur a beau tenter de percer la ouate à la recherche d'une éclaircie, aucun filament de ciel bleu ne se décide à apparaître. Il en a connu des brouillasses, mais comme celle-là, jamais. Et pourtant, aucun signe annonciateur ne s'était manifesté auparavant. Ciel d'azur depuis ce matin. Alors, il avait décidé d'emmener Sonia faire les Trois Vallées. Pour son dernier jour à Courchevel, il fallait terminer sur une orgie de poudreuse à cent euros l'heure. D'autant qu'il avait neigé toute la nuit.

Il reprend sa marche, un ski après l'autre. La pente semble soudain plus raide. Alors qu'il est sur le point de monter en escalier, il se sent glisser vers l'arrière. Une manœuvre de chasse-neige à l'envers dans la neige fraîche se solde par un déséquilibre qui l'entraîne dans les bras de la Russe. Ils s'écroutent tous les deux une nouvelle fois.

– Excuse-moi Sonia. Je n'ai pas vu la pente.

Le corps souple de son élève est collé au sien. Il peut sentir sa poitrine généreuse à travers les quatre couches de vêtements qui le protègent du froid. Des seins siliconés, imagine-t-il.

– Marcel, nous sommes perdus, je crois !

Le ton n'exprime ni panique ni ironie. Pourquoi lui cacher une évidence, même si son honneur de montagnard est en jeu ?

– J'en ai bien peur. Normalement, on devrait voir un rocher, mais peut-être est-on trop bas. Le brouillard est monté de la vallée tellement vite. À la vitesse d'un télésiège débrayable.

– Qu'est-ce que l'on va faire ? On ne va pas coucher ici, tout de même !

Pour la première fois, une onde d'inquiétude module la voix au délicieux accent slave.

– Non. D'habitude, ce genre de brume s'en va aussi rapidement qu'il apparaît.

– Espérons-le.

Légèrement vexé, le moniteur reprend sa marche.

– Sonia, je vais m’arrêter tous les dix mètres pour t’attendre. À mon signal, tu me rejoindras. Comme cela, je pourrais garder un cap.

Et éviter de te retomber dessus, pense-t-il sans le lui dire. Il omet aussi de parler de la barre rocheuse qui rôde dans le coin. Il vaut mieux que ce soit lui qui dégringole de la falaise que sa cliente. Jamais, il ne pourrait revenir à la station sans elle. Parole de professionnel de la montagne.

Ils avancent ainsi tant bien que mal. L’oreille interne de Marcel semble avoir trouvé les bons réglages pour éviter la chute. À moins que le sol ne soit plus plat. Une certitude le guide : celle de suivre le bon cap. Plein Sud. Chaque avancée de ski est l’occasion de tester l’absence de vide, en enlevant la neige des spatules pour vérifier qu’elle ne tombe pas dans l’éther. Sonia rattrape son guide après chaque annonce qui brise un silence de plus en plus angoissant. Ses sourcils sont recouverts d’une couche de coton et son petit nez en trompette rosit de plus en plus.

– C’est encore loin, demande-t-elle.

Inutile de lui dire qu’il n’en sait rien.

– On est sur la bonne voie. Crois-moi.

Alors qu’il prononce ces paroles, des traces émergent du manteau neigeux. Il est sur le point d’annoncer la bonne nouvelle, lorsqu’il comprend

que ce sont les leurs. Il reconnaît la marque que ses bâtons ont imprimée ainsi que la rainure du dessous de ses skis. Ils tournent en rond !

Le cœur du vieux moniteur monte dans les aigus. Un nouveau coup d'œil à sa montre accélère encore le rythme de ses battements. Inutile de persévérer. Le risque d'atteindre la barre rocheuse est trop important. Malgré le froid, une coulée de sueur se glisse entre ses omoplates. La Russe découvre le désastre.

– Marcel, on est revenu sur nos pas. Tu es complètement perdu ! Avoue-le.

L'absence d'écho et de résonance rend les cris de la jeune femme encore plus poignants. Ils s'introduisent dans le cerveau du moniteur comme autant d'aiguilles qui lui transpercent le crâne.

Soudain, une trouée brise la monotonie du brouillard. L'espace d'un très court instant. Mais un espace suffisant pour dévoiler le toit d'un chalet d'alpage. Le chalet de Paul. Ils se trouvent beaucoup plus bas que prévu. Juste à côté du précipice. Le guide n'hésite pas une seconde.

– Suis-moi, on fonce vers la grange.

Les skis obéissent enfin en glissant doucement sur la pente. Ceux de la Slave les rattrapent, bénéficiant du tassement de la neige. Elle est maintenant

littéralement collée à son mentor. Au bout de longues secondes, le moniteur découvre la façade du refuge, à moitié enfouie. Sauvés, ils sont sauvés, se dit-il.

– Nous allons passer la nuit ici. Il n’y a pas d’autre solution.

– Et mon avion ? Je dois décoller demain matin pour Moscou. Il n’est pas question de rester ici !

La voix du vieux moniteur devient plus ferme, exacerbant un accent savoyard traînant.

– Je t’ai dit qu’il n’y avait pas d’autre solution. Tu préfères peut-être mourir gelée ou disloquée au pied d’une falaise.

Elle arbore sa moue préférée : celle d’une petite fille qui désire absolument son jouet. Celle qui a fait craquer tant d’hommes.

– Inutile de vouloir négocier quoi que ce soit, Sonia. On ne joue pas avec la nature. Dans cette grange, on sera au chaud et à l’abri. Les sauveteurs vont nous chercher cette nuit, et peut-être qu’ils nous retrouveront assez tôt pour que tu puisses décoller.

Il ne pense pas qu’ils arriveront avant l’aube, mais c’est le seul moyen de la calmer.

Marcel défait ses fixations, plante profondément ses deux skis et ses bâtons dans la neige, avant de s’approcher du chalet. La porte est pratique-

ment enfouie sous le manteau blanc. Il commence alors à le déblayer avec ses bras. Heureusement la poudreuse est légère, tellement même qu'il est obligé de recouvrir sa bouche de son foulard pour ne pas s'étouffer. Au bout de quelques minutes, les deux battants apparaissent dans le flou du brouillard, tenus par une chaîne fermée par un cadenas. La solidité de l'ancrage est testée, avant d'être confirmée. Une seule solution : attaquer le bois avec le piolet qu'il emporte toujours lorsqu'il fait du hors-piste. En compagnie de son *Arva*.

Immobile, Sonia l'observe sans dire un mot. Elle semble boudier, la tête enfoncée dans le capuchon de son anorak. L'arme, qui était attachée au havresac, repose maintenant dans les mains du guide qui commence à attaquer le frêne dont le vernis est parti depuis longtemps. Ses coups de butoir sont étouffés par la densité de la brume. On se croirait en mer. Après moult craquements, une première planche cède, puis une seconde. Une ouverture plus large est alors réalisée grâce à une énergie décuplée.

– Voilà, on va pouvoir rentrer. J'y vais le premier pour voir ce qu'il y a.

Toujours aussi figée et silencieuse, la Russe regarde la scène comme si tout ceci ne la concernait pas.